



1926 - 2026

# *Destinée*



*Palmarolle, d'hier, d'aujourd'hui et de demain*



*Texte : Marlaïne Gagnon*

# Destinée

**100 ans**, c'est un voyage à travers le temps. Des gens courageux et travailleurs qui ont tout quitté pour recommencer dans un ailleurs où tout était à construire. Des hommes et des femmes, des décennies d'expériences, du labeur, des épreuves mais aussi des partages, des réussites et des rires.

**100 ans**, C'est une histoire qui permet de reconnaître le passé, de regarder le présent et d'anticiper l'avenir.

**100 ans**, c'est souligner le travail extraordinaire des pionniers et honorer leurs héritages. C'est mettre en valeur l'évolution de notre communauté et honorer nos concitoyens, nos entrepreneurs, nos artisans et nos réussites. C'est tourner notre regard vers le futur et honorer nos capacités à soulever notre communauté pour aller plus loin.

**100 ans**, C'est beaucoup plus qu'une simple date pour marquer le temps. C'est une ligne de vie, un passage de la mémoire à l'histoire de la résilience et de l'engagement de toutes les générations qui ont contribué à façonner notre communauté.

**100 ans**, C'est aussi un moment privilégié pour célébrer notre municipalité et d'être fiers d'appartenir à cette communauté qui est la nôtre.

## Note aux lecteurs :

Le texte qui suit est le résultat de recherches et de lectures de plusieurs sources disponibles et de la composition de l'auteure. Les faits historiques racontés font l'objet d'écrits documentés et validés. Toutefois, l'auteure exploite aussi la tradition orale et les souvenirs de certaines personnes pour agrémenter et appuyer ces faits historiques. Le lecteur pourra retrouver ici-bas les documents consultés pour la construction de ce texte. Bonne lecture

## Documents consultés :

- *Hier à Palmarolle; une histoire merveilleuse*, par Gérald Ouellet, 1947
- *C'était hier à Palmarolle*, par Richard Dubé, 2020
- *Livre du 50<sup>e</sup> anniversaire de Palmarolle*, 1976
- *Livre du 75<sup>e</sup> anniversaire de Palmarolle*, 2001
- *Journal de Palmarolle « Le Pont »*
- [observat.qc.ca](http://observat.qc.ca)
- Wikipédia
- *Société d'histoire de Rouyn-Noranda*
- *Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ)*
- *Inforoute de la MRC d'Abitibi-Ouest*
- *Tourisme Abitibi-Témiscamingue*
- *Commission de toponymie du Québec*

Tic-tac, l'horloge sonne, 8000 ans avant notre ère. Une silhouette massive émerge de la brume qui s'enroule paresseusement autour des épinettes et des trembles au petit matin. Le levé du soleil, à l'aurore, chasse ombres et brumes sur le lac. Ce faisant, il réveille les outardes, canards et grues, de même que les autres oiseaux qui y ont passé la nuit.

Le pas lourd mais prudent, l'oreille aux aguets et les naseaux frémissants, un élan d'Amérique quitte le sous-bois. Il demeure vigilant et à l'affût, lorsqu'il rejoint, pour se désaltérer une des nombreuses berges qui parsèment les abords de l'immense lac Ojibway-Barlow.



Crédit photo : inconnu

Celui-ci est le dernier des grands lacs proglaciaire, consécutif à la remonté vers le nord de la dernière déglaciation de l'Amérique du Nord. Ce lac avait une superficie d'environ 80 000 km carrés et s'étendait sur des centaines de kilomètres. À titre de comparaison, le Lac Ojibway-Balow était plus grand que la province du Nouveau-Brunswick (72 908 Km carrés).

Cet élan majestueux, qui est le plus grand cervidé du monde est un roi dans cette forêt. En effet, les mâles pèsent entre 1000 et 1500 livres, et peuvent atteindre une taille de 90 pouces au garrot. Son panache, que seul le mâle porte, peut atteindre 6 pieds d'envergure. Ce panache lui sert essentiellement d'arme pour les combats de domination et d'incitatif pour la séduction des femelles lors de la période du rut.

Les descendants de cet élan seront plus tard familièrement appelés Orignal par les habitants des régions nordiques et s'abreueront comme lui aux vestiges du lac Ojibway-Barlow. La disparition du lac Ojibway-Barlow donnera naissance à deux lacs distincts ; soit le lac Témiscamingue et le lac Abitibi.

Les premiers humains organisés à occuper ce territoire, sont des autochtones et sont présents depuis approximativement 8000 ans. Ils appartiennent à 2 groupes distincts. Les Abitibis, vivent dans la région qui deviendra l'Abitibi et les Témiskaming, vivent dans la région qui deviendra le Témiscamingue. Ils appartiennent à la nation Algonquine ou Anishnabé, un nom qui signifie « Les vrais hommes ».

Bien que 5 jours de canots et 25 portages les séparent, les Abitibis et les Témiskaming ont beaucoup en commun. En effet, ils parlent le même langage, partagent les mêmes habitudes de vie, les mêmes coutumes et utilisent les mêmes outils.

Avant l'arrivée des blancs, ils sont principalement nomades et se déplacent sur le territoire selon les besoins et les saisons. Ils vivent de la chasse aux gros et petits gibiers et de la cueillette de plantes et de petits fruits. L'été, ils se sédentarisent et organisent leur campement autour des lacs Abitibi et Témiscamingue pour profiter de l'abondance du poisson pour se nourrir.



Crédit image : inconnu

Tic-tac, l'horloge sonne, 1650 de notre ère. Les cris enthousiastes des enfants qui jouent résonnent sur la berge du lac Abitibi. Les Abitiwinnis, autochtones algonquins, intrépides et fiers sont les descendants des premiers amérindiens qui se sont établis en Abitibi. Ils sont ainsi nommés parce que ce mot signifie en algonquin, « Là où les eaux se séparent ».

Bien que les femmes surveillent les enfants du coin de l'œil, elles ne chôment pas. Elles vaquent à leurs nombreuses occupations domestiques journalières. Elles cueillent les petits fruits et autres produits sauvages comestibles, tannent les peaux et entretiennent les habitations qu'on nomme « Wigwam ». Ils sont de formes coniques construites avec une armature de bois et recouvertes d'écorce de bouleaux. Les femmes plus âgées et moins alertes, fabriquent les vêtements, fument les viandes et préparent les repas du soir. Les rôles de chacun sont bien définis dans les familles algonquines.

Les hommes, pour leur part, d'adressent en priant, en dansant et en chantant, au Grand-Esprit, qu'il nomme « Gliche Manitou », pour s'assurer que la prochaine chasse soit abondante. Les membres plus âgés du groupe, inculquent sous formes de contes et de légendes, les valeurs essentielles de leurs croyances qui sont entre autres : la prière, le respect, la bienveillance, la compassion, l'honnêteté et la vérité.



Crédit photo : inconnu



Tic-tac, l'horloge sonne. 1774, John Thomas, un employé du poste de traite de fourrures, appartenant à la Compagnie de la Baie d'Hudson, inspecte avec satisfaction les comptoirs de marchandises sur les étagères du poste qu'il gère. Ce commerce est le premier poste de traite de fourrures et d'échanges de produits à la pointe est du Lac Abitibi. Il est situé à l'embouchure de la rivière Duparquet. Les Algonquins nomme cette pointe « Apitipik », ce qui signifie littéralement ; pointe qui sépare les eaux.

Grâce à leurs talents de chasseurs, à leurs fines connaissances du territoire, à leurs savoir-faire et à leurs compétences liées à la médecine naturelle, les Amérindiens fournissent canots, traîneaux, raquettes, et surtout les fourrures très prisées en Europe. Ils échangent leurs produits contre certains objets qu'ils convoitent; miroirs, bouilloires, marmites, hachettes et couteaux. Les Amérindiens et les coureurs des bois, fréquenteront assidûment ce poste de traite pendant plus de 200 ans.

Plusieurs métissages entre amérindiens et blancs se produiront durant les deux siècles de commerce intensif qu'entraînera la traite des fourrures et l'exploration de ces vastes territoires de chasse. Ces premiers acteurs l'ignorent, mais ils seront à l'origine du peuplement non-autochtone de notre Abitibi et contribueront de façon importante à la mise sur pieds des premiers échanges commerciaux, prémices à l'établissement de familles et de localités.



**Sir Wilfrid Pelletier**  
Crédit photo : inconnu

Tic-tac, l'horloge sonne. 1903, Sir Wilfrid Laurier est premier ministre du Canada de l'époque. Il lance la construction du chemin de fer du National Transcontinental. Ce chemin de fer unifiera le Canada d'une côte à l'autre.

L'Abitibi-Témiscamingue est la dernière région colonisée au Québec. Cette colonisation est intimement liée à la venue du chemin de fer dans notre région. Dès 1905, s'amorce la construction du chemin de fer pancanadien. Ces travaux ne se termineront que 10 ans plus tard. Ainsi, le 17 novembre 1913, le dernier rail du Transcontinental reliant Québec à Winnipeg fut posé. Entre-temps, de 1907 à 1908, s'exécutaient les travaux du Transcontinental en Abitibi.

Autour de 1911, la mise en place du chemin de fer rend l'Abitibi accessible non seulement par voie d'eau mais également par le train. Sir Wilfrid Laurier ne le sait pas encore mais son projet de chemin de fer concrétise ainsi le début de la colonisation de l'Abitibi, puisque c'est par cette nouvelle route que les premiers colons défricheurs s'installent progressivement le long de la voie ferrée entre Amos et La Sarre dans un premier temps, pour ensuite progresser dans les territoires environnants qui donneront ensuite naissance à plusieurs localités comme Palmarolle.

Tic-tac, l'horloge sonne. 1916, Guimond Roy, jeune homme originaire de Cap Chat en Gaspésie, remonte en canot la rivière Dagenais pour y ouvrir un premier lot dans l'intention de s'y établir. La rivière Dagenais est un affluent du Lac Abitibi. Jadis, les Algonquins de la région utilisaient l'appellation « d'Okanesiwi Sibi », qui signifie rivière de l'Achigan. De nos jours, la rivière porte le nom de Joseph-Émile Dagenais, né en 1903 et prospecteur minier dans la région de l'Abitibi au cours des années 1920.

À son arrivé, Guimond Roy entreprend la lourde tâche du défrichage et de la coupe de bois de son lot nouvellement acquis. C'est tout un exploit pour un jeune homme de 17 ans. En effet, plus de 1000 kilomètres séparent Cap Chat de Palmarolle.

Quelques années plus tard, soit entre 1919 et 1921, les familles pionnières de Clodomir St-James, Édouard Lemoine, Joseph Couillard, Damasse Bégin et Héras Richard s'installeront à leurs tours sur les rives de la rivière Dagenais. Arrivés par le train à la gare de La Sarre dans un premier temps, ils embarquent sur une barge tirée par bateau pour un trajet sur l'eau de 20 miles. Ils naviguent tout d'abord la petite rivière La Sarre et poursuivaient par la suite sur la rivière White fish et le Lac Abitibi, pour terminer par la rivière Dagenais.

Le 4 juillet 1922. Guimond épouse Éva Couillard, fille de Joseph Couillard, un des premiers arrivants à Palmarolle. Ce mariage fut le premier à être célébré dans le village.



**Joseph Couillard et son épouse, Laurence Pelletier  
en compagnie de Guimond Roy et son épouse Éva Couillard**  
Crédit photo : inconnu

Ce sont ces premiers pionniers courageux qui sont à l'origine de ce qui deviendra le village de Palmarolle. Les écrits sont peu abondants en lien avec les pionniers Clodomir St-James, Édouard Lemoine et Joseph Couillard. En revanche, les histoires de Damasse Bégin et Héras Richard sont plus documentées.

### Damasse Bégin

Damasse est né le 11 décembre 1877 à Ste-Germaine du Lac Etchemin et décédé le 24 avril 1952 à l'âge de 74 ans. Il a épousé Marie-Anne Turmel le 28 août 1899.

Damasse achète 2 lots à Palmarolle et organise l'arrivée de sa femme et de certains de ses 12 enfants. Pendant ce temps, il débute la construction de la maison, sur le bord de la rivière. Cette dernière, mesure 24 x 24 pieds et comporte 2 étages.

Damasse travaille d'arrache pieds, défriche ses lots et débute l'organisation de son troupeau. Il deviendra ce qu'on appelait à l'époque, un cultivateur accompli. Il remportera également, la médaille d'argent du Mérite agricole en 1929. Damasse s'est aussi impliqué activement dans sa jeune communauté. Il a été marguillier et le premier président de la commission scolaire.



Damasse Bégin et Anne-Marie Turmel  
Crédit photo : inconnu



### Héras Richard

C'est Héras Richard qui ouvrira le premier magasin général dans son camp en bois rond situé sur le lot 33 du rang 7 en 1921. C'est également dans cette maison que sera célébrée la première messe par Ernest Lalonde, curé de La Sarre. À l'été 1922, il ouvrira également la première scierie de la localité. Héras poursuit ses habitudes de précurseur, puisque son épouse et lui seront les parents du premier enfant à naître dans le canton.

Ce magasin général, contribue à rendre la vie des gens moins difficile, puisqu'ils peuvent désormais acquérir des produits de base comme la farine, le sucre, des tissus, des outils de ferme et de la quincaillerie, des vêtements de base et des chaussures sans avoir l'obligation de se déplacer par voie d'eau jusqu'à La Sarre. Compte tenu des longues heures de travail dévolues au défrichage, et de la distance à parcourir, c'est un gros avantage.

Les magasins généraux comme celui de Héras Richard ont été au cœur commercial et social de l'Abitibi au début du XXe siècle. Ils sont devenus essentiels à la colonisation et à l'essor forestier et minier de la région.

Les autres magasins généraux ouverts et opérés successivement dans les rangs et le village de Palmarolle ne font pas exception à la règle. Ces

lieux servaient aussi de lieux d'échange et de rassemblement. Les scieries existantes dans la localité permettent aux nouveaux arrivants de se procurer rapidement les planches nécessaires à la construction des maisons. Ces divers commerces ont joué un rôle de premier plan dans le développement de l'Abitibi en répondant aux besoins de la population en pleine colonisation.

Le 24 septembre 1921, Monseigneur Anicet Latulippe, évêque du diocèse d'Haileybury, utilise à son tour, le trajet par voie d'eau entre La Sarre et Palmarolle. Son déplacement est attendu et souhaité par les habitants. Pour ces colons, profondément croyants, cette visite est primordiale. Elle a pour raison de procéder à la plantation d'une croix sur le futur emplacement dédié à la construction de la première église de la communauté. Monseigneur Latulippe officialise ainsi l'allégeance catholique de cette jeune communauté en plein essor.



Monseigneur Anicet Latulippe  
Crédit photo : inconnu



Défrichage pendant la colonisation  
Crédit photo : inconnu

C'est en 1922 que débute le travail difficile de l'arrachage des souches pour créer un chemin dans le village. La majorité des hommes valides, donnent du temps et de la sueur pour ce travail harassant mais important.

Considérant leurs obligations de travail dans leur propre lot et leur famille nombreuse pour la majorité, il s'agit d'une implication citoyenne digne de mention. Ces travailleurs, les premiers habitants du village, ne le savent pas encore, mais ce dur labeur contribuera à façonner ce qui deviendra plus tard ; le village de Palmarolle.

Plusieurs des villages de l'Abitibi ont été nommés en l'honneur de régiments français, de militaires de la Nouvelle-France ou de missionnaires catholiques. 6 régiments français sont représentés en Abitibi. Il s'agit des régiments de : La Reine, La Sarre, Royal-Roussillon, Languedoc, Guyenne et Berry

Ce choix de noms est fait principalement pour affirmer une identité francophone et catholique lors de la colonisation tardive de la région au début du XXe siècle. Il s'agit d'un cas unique au Québec, où une région entière a été nommée de manière aussi systématique pour commémorer la période militaire française. Toutefois, les noms choisis n'ont aucun lien direct avec l'histoire de l'Abitibi.

La municipalité de Palmarolle tire son nom d'un capitaine du Régiment français de La Sarre ; Francois-Pierre-André-Bertran de Palmarolle.

Tic-tac, l'horloge sonne. 1923, le pont couvert qui enjambe la rivière Dagenais, au centre du village est construit. Le village dispose désormais d'un avantage considérable. En reliant les deux rives de la rivière, ce pont permet dorénavant les déplacements de la population. Cette construction facilite le voisinage, les échanges et le commerce.



Le curé Ephrem Halde devant le premier pont couvert  
Crédit photo : *inconnu*

L'année 1923 est importante, puisqu'elle marque l'accélération de l'apparition de commerces. J.A. Michaud de La Sarre ouvrira 2 magasins à Palmarolle pendant l'année 1923. La gestion d'un de ces magasins sera confiée à Guimond Roy, le premier habitant de Palmarolle. En novembre de la même année, Adolphe Paradis ouvre son épicerie.

La population de Palmarolle grandit, l'instruction des enfants devient une priorité. Toutefois, puisqu'aucune école n'est encore construite, une classe s'organise dans la maison de Félix Brousseau dans le rang 6.

Lecture, écriture, calcul et catéchisme sont les enseignements privilégiés à cette époque.

Mademoiselle Anne-Marie Cloutier, future Madame Stanislas Pelletier est la première enseignante à œuvrer auprès des enfants.

L'enseignante en charge doit s'adapter aux besoins des élèves et enseigner les notions de la 1<sup>e</sup> à la 7<sup>e</sup> année.

Généralement, les plus vieux aident les plus jeunes. Les apprentissages de ces premiers écoliers leur permettront de participer activement, une fois adultes, au développement du village.



Anne-Marie Cloutier et Stanislas Pelletier  
Crédit photo : *inconnu*

Tic-tac, l'horloge sonne. Le 6 mars 1924, le premier bureau de poste du village voit le jour. Situé dans la maison d'Adolphe Paradis, c'est en fait sa femme, Ida Paradis, née Morissette, qui le gère.

Ida est une précurseuse pour l'époque. En effet, il était hautement inhabituel qu'une femme exerce comme maître de poste dans les années 1920. Ida était une femme de caractère qui avait un véritable sens des affaires.



Ida Morissette  
Crédit photo : *famille*

Il faut rappeler que malgré son leadership, Ida ne pouvait pas signer de contrat d'emploi, C'est son époux qui devait signer en son nom. Son mari étant prématurément décédé, elle épousera en secondes noces, Antoine Fortin et continuera pendant longtemps à gérer son entreprise. Ida a été une figure importante à Palmarolle.

Nous lui devons la Forêt patrimoniale de Palmarolle qui est familièrement nommée « Le domaine Paradis ». Cette forêt se veut un espace patrimonial ouvert à tous selon le vœu de Ida. Son entretien est rendu possible grâce aux multiples bénévoles qui s'en occupent année après année.

Ida a aussi permis à Flora Bégin-Lapointe de réaliser son rêve d'ériger un sanctuaire dédié à la Vierge Marie en lui accordant un bail emphytéotique sans frais d'un terrain près de la rivière. Le sanctuaire Notre-Dame-de-la-Confiance (Petite chapelle) voit ainsi le jour.



Petite chapelle  
Crédit photo : inconnu

Comme l'instruction, la religion occupe une place prépondérante dans la vie des gens de cette époque. Entre 1921 et 1924, puisque Palmarolle ne dispose pas de curé résident, les habitants peuvent assister aux messes célébrées directement dans les maisons. En effet, l'abbé Ernest Lalonde, curé de La Sarre, se déplace pour les offices quelques fois par années.

C'est le 4 juin 1924 que la Commission scolaire de Palmarolle est fondée sous la présidence de Damasse Bégin l'un des premiers arrivants de Palmarolle. Pour sa part, Adolphe Paradis en devient le secrétaire-trésorier. Le but de cette création est de mettre en œuvre la construction de la première école-Chapelle.



Assemblée de création de la Commission scolaire de Palmarolle  
Crédit photo : inconnu

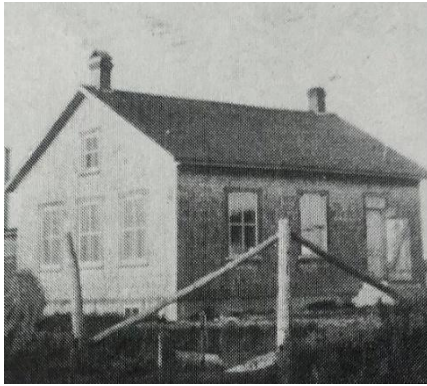
La construction du bâtiment de 30 X 36 pieds qui comporte 2 étages débute pendant l'été et est terminée en novembre 1924. L'institutrice est logée dans le bâtiment et est chargée de l'entretien ménager.

Lors de son ouverture, l'école-chapelle compte 19 élèves, répartis sur la 1<sup>e</sup> à la 7<sup>e</sup> année. Toutefois, puisque la localité continue de se développer, ce nombre passe à 43 l'année suivante, provoquant l'ouverture d'une seconde classe.



Première école-chapelle  
Crédit photo : inconnu

L'institutrice engagée pour cette nouvelle classe est Marie-Louise Boucher. Les dirigeants de la commission scolaire ne le savent pas encore, mais ils ajouteront 9 autres écoles dans les divers rangs du village, qui devront être construites entre 1927 et 1945, pour répondre aux besoins croissant de Palmarolle.



École du rang 9, lot 34  
Crédit photo : Jeanne Gagnon-Bilodeau

Bien que l'école-chapelle soit construite depuis 1924, il faudra attendre jusqu'au 30 juin 1926, pour que l'abbé Ephrem Halde soit intronisé à titre de premier curé de Palmarolle.

Toutefois, le village ne possède pas de presbytère et l'institutrice habite l'école-chapelle. L'abbé Halde doit donc s'installer avec la famille de Raoul Gagnon. Il doit se contenter d'une pièce qui lui sert à la fois de bureau de salon et de chambre à coucher. L'abbé Halde partagera la table et la vie de la maisonnée des Gagnon pendant 17 mois. Il entrera dans son presbytère en novembre 1927 bien que ce dernier ne soit pas encore terminé.

Nouvellement arrivé, l'abbé Halde s'intègre rapidement et participe activement au développement de sa collectivité d'adoption. Il a été défricheur, colon, cultivateur, administrateur et économiste.



Abbé Ephrem Halde  
Crédit photo : Inconnu

Puisque la population de Palmarolle progresse constamment, au début des années 30, la chapelle ne répond plus aux besoins. Un projet de construction d'une nouvelle église voit le jour. Toutefois, les défricheurs ne sont pas riches. La population se mobilise, des levés de fonds prudentes sont mises en place et administré par l'abbé Halde. En effet, il importe d'être prudent avec les dépenses et d'organiser la construction en respectant la condition des paroissiens. C'est la raison pour laquelle l'abbé Halde devra attendre au 12 septembre 1934 pour présider à l'inauguration de la première véritable église.

Tic-Tac, l'horloge sonne, 1934. Comme pour d'autres régions avant elle, l'Abitibi, fait l'objet d'un plan de colonisation mis en place par le gouvernement du Québec en collaboration avec le clergé. Ce plan de colonisation est nommé « Plan Vautrin » en l'honneur du Ministre de la colonisation Irénée Vautrin. Il dire que depuis l'avènement Krach boursier de 1929, une grande dépression économique sévit au Québec. Cette dernière provoque une misère extrême, des fermetures d'usines et un chômage massif qui a atteint 26,4 % en 1932. De plus, le revenu moyen par habitant a chuté d'environ 44% entre 1929 et 1933.

Le plan Vautrin vise à encourager la colonisation de l'Abitibi et plus particulièrement l'établissement de familles dans de nouvelles paroisses comme Palmarolle. Le gouvernement offrait un soutien financier et matériel pour aider les colons à s'établir, notamment en leur fournissant des terres, des outils et des animaux.

L'objectif était de favoriser un retour à la terre et de revitaliser les communautés rurales, tout en offrant une solution viable à la crise économique de l'époque.



Un groupe de colons à la gare de Québec  
en partance pour l'Abitibi  
Crédit photo : BANQ



Irénée Vautrin  
1888 - 1974

Crédit photo : inconnu

Les énormes possibilités minières, forestières et agricoles de l'Abitibi, soulèvent l'enthousiasme des intervenants du gouvernement et du clergé. Ces derniers se coordonnent et mettent les bases de ce qui sera la création d'une colonie rurale et agricole mais aussi important, d'allégeance catholique. Entre 1934 et 1937, les plans de colonisation amène 16591 personnes dans la région, dont 12305 s'établiront en Abitibi et 4286 au Témiscamingue.

Le Plan Vautrin a eu un impact majeur sur l'établissement de plusieurs communautés comme celle de Palmarolle.

Tic-Tac, l'horloge sonne, 1935. Pendant la colonisation, si les hommes font bouillir la marmite, les femmes pour leurs parts ne sont pas en reste. Leurs journées de travail débutent tôt et se terminent tard. Les grossesses se succèdent pour la grande majorité d'entre-elle, ajoutant à leurs fardeaux. Pourtant, elle trouve le temps de confectionner des vêtements, tricoter et tisser, en majorité pendant les mois d'hiver.

Ces femmes se regroupent en créant leur assemblée au sein du Cercle des fermières. Celui de Palmarolle à été mis sur pieds dès 1934. Ce regroupement leur permet d'échanger expertise et conseil. Les femmes d'expérience partagent leur savoir et facilitent l'apprentissage des plus jeunes. Les fermières veillent à la transmission du patrimoine culturel et artisanal.

Depuis les débuts de leur existence, les fermières de Palmarolle s'impliquent activement dans la communauté et participent au développement de celle-ci. Comme leurs maris, ces femmes travaillent fort et connaissent les secrets de la coopération.



Crédit photo : inconnu

Tic-Tac, l'horloge sonne, 1936. Une pionnière, levée avant le jour, débute sa journée de travail. Ses enfants les plus vieux, sitôt levés à leur tour, s'occupent des soins à donner aux animaux. Les enfants partis à l'école, elle s'attelle à ses tâches quotidiennes : faire le pain, le beurre, nettoyer, coudre, faire la lessive et s'occuper de ses plus jeunes enfants. Elle est seule pour plusieurs mois. En effet, son mari est parti aux chantiers forestiers.

Joindre les 2 bouts exige des sacrifices pour les premiers colons qui s'établissent à Palmarolle. Certains hommes passent plusieurs mois loin de leur famille, généralement de novembre à mars. Ils travaillent dans les chantiers à couper du bois. Plusieurs de ces hommes ne peuvent même pas rentrer à la maison pendant la période des fêtes. Ils travaillent 6 jours sur 7 dans des conditions difficiles et dangereuses, exacerbées par le froid.



Crédit photo : inconnu

Toutefois, l'argent gagné aux chantiers est essentiel pour plusieurs familles. Cet argent servira à acheter les denrées de première nécessité que la ferme ne peut pas fournir, comme la farine, le suif, la mélasse par exemple. Généralement, les hommes de chantiers présentaient leur contrat de coupe au magasin général comme garantie à l'automne et payaient leur dette au printemps, une fois leur salaire versé. Ces hommes de chantiers l'ignorent, mais ils plantent ainsi les premières graines de marché financier et de l'économie du village.

Tic-Tac, l'horloge sonne, 1937. La paroisse continue son organisation. Les habitants maîtrisent la coopération pour l'avoir pratiquée à maintes reprises. Des citoyens engagés à l'esprit ouvert, qui sont particulièrement avant-gardistes pour l'époque, se réunissent en cercles d'études. Leur but est d'amener la coopération encore plus loin. Le 7 mars 1937, la Caisse populaire de Palmarolle voit le jour.

Un peu plus tard, soit en 1939, d'autres soirées d'études sont organisées pour discuter la possibilité de fonder un magasin coopératif dans le but de fournir au village les marchandises essentielles aux cultivateurs. C'est donc le 8 juin 1941 que le Syndicat coopératif de Palmarolle est enfin fondé.



Crédit photo : inconnu

Néanmoins, nos pionniers ne s'arrêtent pas là. Suivra en 1944, la fondation de la Coopérative agricole, puis le Chantier coopératif des travailleurs en forêts en 1946. En mars 1949, c'est au tour de la Coopérative d'électricité de voir le jour. Émilien Bégin (fils de Damasse Bégin) en est le président fondateur. C'est un habitué de la vie publique active. En effet, il a aussi été le président fondateur du Syndicat coopératif, puis secrétaire de la Commission scolaire, membre du Conseil municipal.

Émilien Bégin sera par la suite élu Maire de Palmarolle le 24 mai 1951. Il sera réélu pour 6 autres mandats consécutifs. Finalement, il devient préfet de comté de 1953 à 1956, puis de 1959 à 1961.

Tic-Tac, l'horloge sonne, 1954. Émilien Bégin passe le premier appel téléphonique sur un système automatique. Son appel est destiné au gérant de la Compagnie de « La Sarre Téléphone ». À ce moment, Palmarolle peut s'enorgueillir de posséder, en territoire rural, un système téléphonique exclusif dans la province. Le bâtiment qui abrite le nouveau système et l'appareillage a été béni comme il se doit par le curé Ephrem Halde.



Crédit photo : inconnu

La même année, des jeunes garçons du rang 4 jouent au hockey sur la rivière. Il y a peu de loisirs dans les années 1950. L'entretien de cette patinoire naturelle se fait au prix de pelletages réguliers. Qu'importe, le plaisir du jeu en vaut la peine. Toutefois, cet entretien se fait obligatoirement une fois les tâches dévolues à chacun effectuées sur la ferme. Les Vachon, leurs cousins et certains voisins, composent des équipes hétéroclites qui pratiquent ce sport d'hiver. Dans le but, le gardien, souvent le plus jeune, utilise des catalogues comme jambières. Ce jeune garçon s'appelle ; Rogatien Vachon.

Outre les commerces déjà bien établis au village, les habitants des années 1950 vivent principalement de leurs entreprises agricoles.

Les années 1955 sont marquées par la modernisation des méthodes et les avancées en recherche qui ont un impact direct sur l'augmentation de la productivité des exploitations agricoles. Les fermes existantes sont en pleine transition, s'éloignant d'une agriculture de subsistance pour aller vers une production plus commerciale.

En 1959, Germain Fontaine et sa femme, Yolande Aubin se portent acquéreurs de la ferme de René Fontaine, son père. Il s'agit d'une exploitation laitière. Entre 1959 et 1989, Germain achète plusieurs autres lots et améliore la quantité et la qualité de son troupeau. Le travail ne manque pas sur une exploitation laitière. La traite et les divers soins nécessaires aux animaux occupent une partie importante de la journée.

L'entretien des de la machinerie, des bâtiments, la préparation des champs, les semences, les récoltes, la vente des veaux et l'administration de l'entreprise prennent beaucoup de temps. Sylvain, le fils de Germain prendra la relève en compagnie de son épouse, Nathalie en 1989. Ensemble, ils poursuivront l'amélioration et l'expansion de la ferme nommée « Ferme des Pics ». Aujourd'hui, Maxime représente la 4<sup>e</sup> génération d'agriculteur-propriétaire sur cette ferme. En compagnie de sa conjointe, Laurie, il poursuit la tâche débutée par son arrière-grand-père René.



Crédit photo : Famille Fontaine

Tic-Tac, l'horloge sonne, 1966. Le village est aux prises d'une pénurie importante d'eau potable du côté sud du pont. Le Maire en place, Pierre Aubin, donne le coup d'envoi à un grand projet. Ce grand projet est la construction d'un aqueduc et d'un système d'épuration des eaux usées pour desservir l'ensemble des maisons et commerces du village en eau potable et en égouts. Ce chantier d'importance se caractérise par des défis financiers et architecturaux.

Ce projet novateur pour l'époque, impliquait des investissements majeurs, mais aussi de l'audace du leadership ainsi qu'une ferme volonté de mener le projet à terme, malgré une certaine opposition. En effet, plusieurs citoyens craignent qu'un tel investissement ait un effet critique sur l'endettement de la municipalité. Toutefois, le Maire Aubin persiste. Ce dernier l'ignore, mais lorsqu'il fera débiter les travaux, un obstacle important pour la réalisation du projet viendra du ministère des Transports du Québec (MTQ). En effet, pour permettre la connexion entre les 2 rives de la rivière, les tuyaux devaient obligatoirement être fixés au pont. Les fonctionnaires du MTQ y étaient fortement opposés. De longues négociations ardues ont été nécessaires avant d'obtenir enfin l'autorisation. En 1975, soit 8 ans plus tard, le système d'épuration des eaux usées complétait ce grand projet.



Pierre Aubin  
Crédit photo : Inconnu

Tic-Tac, l'horloge sonne, février 1967. Un jeune homme de 21 ans originaire de Palmarolle se présente dans le vestiaire du Club de hockey mythique du Canadien de Montréal pour défendre les buts comme gardien remplaçant. C'est la première apparition de Rogatien Vachon dans la ligue nationale de hockey.

Le samedi du 14 février 1967 suivant, Rogatien contribue à la victoire du Canadien contre les Red Wings de Détroit au compte de 3-2, et remporte la première étoile du match. C'est inusité pour un jeune joueur à sa 2<sup>e</sup> présence chez les pros.

Rogatien jouera 6 ans pour Montréal, remportera 3 coupes Stanley et le trophée Vézina. Il poursuivra 7 ans pour les Kings de Los Angeles, puis les 2 dernières années de sa carrière de joueur pour Détroit et Boston.



Crédit photo : Inconnu

Le jeune Rogatien Vachon, qui a débuté la pratique du hockey sur la rivière Dagenais l'ignore mais le 14 novembre 2016, il vivra le moment magique auquel tout joueur de hockey professionnel aspire ; l'ultime consécration qui couronne une carrière prolifique. Il aura l'honneur d'être élu au Temple de la renommée du hockey. Toute une réussite pour un petit gars de Palmarolle. L'Aréna de Palmarolle porte aujourd'hui son nom. Rogatien est un ambassadeur respecté de notre village.

